



De l'Écosse à la Sierra Leone : le voyage initiatique d'Elizabeth Helen Callander Melville

From Scotland to Sierra Leone, Elizabeth Helen Callander Melville's initiatory journey

Hélène Palma



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudeseccossaises/273>

DOI : [10.4000/etudeseccossaises.273](https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.273)

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2011

Pagination : 49-66

ISBN : 978-2-84310-191-5

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Hélène Palma, « De l'Écosse à la Sierra Leone : le voyage initiatique d'Elizabeth Helen Callander Melville », *Études écossaises* [En ligne], 14 | 2011, mis en ligne le 31 mars 2012, consulté le 12 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.273>

De l'Écosse à la Sierra Leone : le voyage initiatique d'Elizabeth Helen Callander Melville

Née à Dunipace en Écosse le 14 mars 1818, Elizabeth Helen Callander ne découvre l'Afrique qu'à l'âge de 22 ans. Après s'être mariée dans la ville de Stirling le 1^{er} mars 1840 à Michael Lining Melville, Elizabeth suivra en effet son mari dont les obligations professionnelles le conduiront à s'établir pour six ans dans la colonie britannique de Sierra Leone. Le couple part donc en 1840 avec son premier enfant pour cette colonie britannique. En 1846, la famille Melville est de retour en métropole. En 1849, Elizabeth Melville publie son journal et ses lettres anonymement sous le titre *A Residence at Sierra Leone, described from a journal kept on the spot and from letters written to friends at home*.

Le récit d'Elizabeth Melville se situe dans un contexte colonial : la jeune femme s'y vit d'abord comme une Écossaise, avec de très constantes références à sa terre natale dont le climat et les mœurs lui manquent. Melville se vit aussi comme une femme civilisée, distinguée et travailleuse, et ses convictions la conduisent à exprimer au cours de son récit de très nombreux préjugés à l'encontre de la population noire.

Mais l'expérience d'Elizabeth Melville en Sierra Leone va lui permettre de mettre en question puis, progressivement, d'abandonner les idées avec lesquelles elle est arrivée sur cette terre inconnue : un ensemble de facteurs, parmi lesquels l'extrême intérêt de Melville pour les paysages, la faune, la flore et la population de Sierra Leone, son appétit de découverte de ce pays, de ses coutumes locales, font qu'Elizabeth Melville est une femme différente lorsqu'elle quitte la Sierra Leone en 1846. Elle est définitivement transformée dans la manière dont elle perçoit sa propre identité, tant individuelle que nationale, dans la manière dont elle perçoit son pays à son retour, et, enfin, dans la manière dont elle-même est perçue par ses compatriotes.

Une Écossaise civilisée chez les Noirs

Lorsqu'elle arrive en Sierra Léone en 1840, Elizabeth Melville éprouve un mépris assez prononcé pour les Noirs qu'elle exprime ouvertement dans les lettres et dans le journal de voyage qu'elle publie en 1849 sous le titre *A Residence at Sierra Leone, described from a journal kept on the spot and from letters written to friends at home*. Elle se réfère souvent à son pays natal, l'Écosse, avec nostalgie. Son état d'esprit au début de son séjour en Afrique est manifestement celui d'une femme persuadée de sa supériorité personnelle mais aussi de celle de sa foi, de sa civilisation et de sa nation sur celles des Noirs aux côtés desquels elle doit vivre.

Écossaise de naissance, jeune, Elizabeth Melville n'a en effet jamais vu de Noirs de son existence lorsqu'elle arrive en Sierra Léone et c'est pétrie des préjugés que son entourage a pu lui transmettre qu'elle aborde cette terre. Elizabeth Melville s'attend dès son arrivée à rencontrer de véritables brutes, sur l'apparence desquels elle ironise. Ces gens «qui se ressemblent tous¹» ont, écrit-elle, des cheveux étranges : «je m'avançai sur une route ombragée, peuplée de petits enfants aux cheveux de laine²», une démarche qui lui rappelle celle d'une oie³. Ils n'ont aucun raffinement, écoutant inlassablement leur «tam-tam⁴» et leurs «timbales⁵». Cette atmosphère inquiétante évoque à Elizabeth Melville les «actions sinistres d'une guerre sauvage et très dangereuse⁶».

Cette population qu'elle observe avec un certain mépris lui paraît d'autre part paresseuse : «une population naturellement apathique et indolente⁷». Elizabeth Melville reprend ce cliché assez fréquemment, surtout lorsqu'il s'agit de son personnel de maison : «Les domestiques ici sont tous des hommes et ils paraissent très indolents, si bien qu'il est nécessaire de faire appel à huit ou neuf serviteurs là où trois ou quatre suffiraient en Angleterre⁸.» Elizabeth Melville détaille un peu plus sa mauvaise impression du personnel domestique local lorsqu'elle fait état des services d'une couturière qu'elle n'a embauchée qu'une seule journée :

-
1. «All the black people seem alike to me» (p. 22).
 2. «I proceeded onward, through a shaded road, crowded with little woolly-haired children» (p. 7).
 3. «I have not as yet seen any black women wearing shoes and their gait is exactly that of a goose!» (p. 21)
 4. «the everlasting *tom-tom*» (p. 27).
 5. «kettle-drums» (p. 122).
 6. «dark deeds of savage and treacherous warfare» (p. 27).
 7. «a naturally apathetic and indolent people» (p. 72).
 8. «The domestics here are all men, and they appear to be very indolent, so that you require eight or nine household servants, where in similar establishment in England three or four would be found sufficient.» (p. 13)

Je suis la couturière, Madame. Elle était suivie, à une distance respectable, par son assistante et était parée d'une robe aux motifs criards, d'une coiffe haut perchée, de boucles d'oreille en or, d'un collier de corail, elle s'éventait constamment avec un mouchoir à l'odeur musquée, de manière à montrer les nombreuses bagues en argent qui étincelaient sur sa grande main. Elle prit ses fonctions le matin suivant avec une ou deux heures de retard, et après être restée assise un bref moment dans mon vestiaire, elle déclara : « le soleil frappe trop fortement ici » et demanda à se déplacer dans la véranda où elle s'amusa à regarder par la fenêtre pendant une dizaine de minutes entre chaque point de couture. Avec environ deux heures d'avance sur l'horaire convenu, elle demanda à « ranger ses affaires » et à rentrer chez elle pour aujourd'hui ; j'y consentis sans tarder et voyant qu'un enfant de huit ans aurait en une heure pu en faire autant que cette prétendue « couturière » en ce qu'elle considérait comme une journée de travail, j'ajoutai qu'il était inutile qu'elle revînt⁹.

Melville montre en plusieurs endroits qu'elle juge les Noirs malhonnêtes. Elle stigmatise le « manque de soin et la malhonnêteté¹⁰ » des charpentiers africains. Elle dénonce la propension de ses domestiques à voler : « Après avoir découvert que l'un puis l'autre de mes domestiques [...] emportaient une grande partie du contenu de ma garde-robe, j'ai été bien sûr obligée de les renvoyer tous les deux¹¹. » Elizabeth Melville exprime à plusieurs reprises son découragement à l'égard des domestiques noirs et dit avoir « renoncé à civiliser [des] barbare[s]¹² ». Elle insiste un peu plus sur le mépris dans lequel elle tient la population noire en ajoutant qu'elle « pense avec admiration aux missionnaires et maîtres d'école qui, avec leurs épouses dévouées, expérimentent toute la difficulté de policer ces petits sauvages¹³ ». Le mépris exprimé là par Melville

9. « "I am the sewing girl, marm!" She was followed at a respectful distance by her attendant, and arrayed in a gaudy-pattern gown, with high head-dress, gold earrings, and coral necklace, fanning herself all the while with a handkerchief redolent with musk, so as to display the numerous silver rings which glittered on her large hand. She came to enter upon her duties next morning an hour or two later than had been fixed upon, and after sitting for a short time in my dressing-room, said: "Sun too hot here", and that she would like to go into the front piazza, where she amused herself by looking out of the windows for about ten minutes between each stitch. About two hours earlier than she had agreed to work, she asked leave to "fold up" and go home for that day; to which I at once assented; and seeing that a child of eight years old could have done as much in one hour as this professed "sewing girl" in what she considered a whole day, I added that I should not require her to come back.» (p. 23)

10. « the carelessness and roguery of African carpenters » (p. 71).

11. « Discovering that first one and then the other of my abigails [...] were rapidly carrying off great part of the contents of my wardrobe, I was, of course, obliged to dismiss them both.» (p. 73)

12. « I gave up the ambitious attempt of civilizing a barbarian » (p. 204).

13. « I think with admiration of the missionaries and school-teachers who, with their good wives, have all the trouble of rough-polishing these wild native children.» (p. 204)

rappelle celui dont fait preuve Edward Long dans son ouvrage *History of Jamaica*, publié en 1774. Il y décrit la population noire avec beaucoup de condescendance¹⁴.

Elizabeth Melville se désole ailleurs de la faible maîtrise de la langue anglaise qu'elle constate chez ses domestiques : « Mes ordres sont constamment mal compris. J'ai demandé à l'un de mes serviteurs de m'apporter une tasse pour le petit déjeuner et il m'a d'abord apporté un pot à crème¹⁵. »

Cet état d'esprit pessimiste et méprisant peut s'expliquer de diverses manières. Outre les préjugés à l'encontre des Noirs auxquels Elizabeth Melville a très probablement été exposée tout au long de sa vie sans même s'en apercevoir et qu'elle répète dans ses écrits sans prendre le moindre recul, elle adopte également une attitude de colonisatrice : « notre colonie africaine¹⁶ » écrit-elle sans cesse à propos de la Sierra Léone, ce qui explique en partie son arrogance ; cette colonisatrice qu'est Elizabeth Melville au début de son récit estime d'ailleurs, dans un premier temps au moins, que les Africains ont besoin d'être éloignés de l'Islam, qu'elle qualifie de « fausse religion de Mahomet¹⁷ ». Corollaire de cette attitude, Elizabeth Melville promeut l'évangélisation des Africains. À l'église, où elle se mêle à la population noire pour prier, elle note avec satisfaction que « les petits enfants étaient les premiers à élever leurs jeunes voix pour les psaumes ou les hymnes¹⁸ » et considère qu'ils sont la « preuve du zèle patient et infatigable de nombreux missionnaires¹⁹ » qui s'évertuent à christianiser cette « terre païenne²⁰ ». Le point de vue selon lequel les populations africaines, tenues pour sauvages et païennes, nécessitaient d'être civilisées, c'est-à-dire avant tout évangélisées, était défendu aussi bien par ceux qui nourrissaient haine et mépris à l'égard des Noirs que par des philanthropes : en 1839, Thomas Buxton, fervent activiste pour l'abolition de la traite et de l'esclavage fondait la *Society for the Extinction of the Slave Trade and the Civilisation of Africa*.

14. « It has been the opinion of very sensible writers, that the interest of the colonies demands, that the Negroes should be better treated, and even raised to a better condition; this, however, must be understood with some exceptions against the imported Blacks, whose savage manners render them incapable of those benefits. » (E. Long, *History of Jamaica*, p. 503.)

15. « My directions are constantly mistaken. On asking one of the servants to bring me a breakfast cup, he first brought me a cream jug. » (p. 13)

16. « our African colony » (p. 6, je souligne).

17. « the false religion of Mahomet » (p. 40).

18. « it was very pleasing to note that the little children were the first to raise their young voices in the psalm or hymn » (p. 197).

19. « what a witness they bear to the patient and untiring zeal of many missionaries » (p. 197).

20. « heathen land » (p. 197).

Elizabeth Melville se réfère très fréquemment à son pays natal, «rivage étranger²¹», et établit de nombreux parallèles entre les paysages qu'elle découvre en Sierra Léone et l'Écosse : «les sommets irréguliers se détachaient nettement sur le ciel sans nuage et un pic, en particulier, me frappa par sa ressemblance avec le siège d'Arthur près d'Édimbourg²²», «les collines en rappellent certaines en Écosse²³», «les différentes tribus de Freetown paraissent aussi nombreuses et aussi jalouses les unes des autres que les clans des Highlands²⁴». Les évocations de l'Écosse sont fréquemment nostalgiques sous la plume d'Elizabeth Melville et s'accompagnent souvent de descriptions peu flatteuses de la Sierra Léone dont elle rejette assez radicalement le climat «malsain²⁵», qu'elle associe à la «maladie, au chagrin et à la mort²⁶» et dont elle pense que personne ne peut comprendre, dans «l'Angleterre saine et heureuse» combien il peut entraver le «moindre effort physique²⁷».

Le rejet de cette terre considérée comme hostile et de ce climat pénible, «ce coin du monde hautement malsain²⁸», s'accompagne de la peur de la mort : «lorsque je songe à tous ceux qui ont sombré sous l'effet de ce climat²⁹» et du désir de rentrer au plus vite en métropole : «Les fortes pluies, le soleil brûlant, les vents frais, les orages et les tornades de la saison [...] me font regretter que nous n'ayons pas une lampe d'Aladin pour nous transporter en Angleterre³⁰.» Cet état d'esprit mêlant condescendance, crainte, critiques et rejet va toutefois aller s'atténuant au fur et à mesure que le récit d'Elizabeth Melville avance, pour laisser place à l'enthousiasme de cette jeune Écossaise à la découverte d'une terre inconnue.

21. «your *home* is indeed on a foreign shore» (p. 122).

22. «the irregular summits of the mountains stood out in bold relief against the cloudless sky, and one peak especially struck me from its resemblance to Arthur's Seat, near Edinburgh» (p. 4).

23. «the hills resemble some of those in Scotland» (p. 6).

24. «the different tribes in Freetown seem as numerous, and quite as jealous of each other, as the clans of the Highlands» (p. 22).

25. «unhealthiness of the climate» (p. 69).

26. «Sierra Leone is associated in our imagination [...] with sickness, sorrow and death.» (p. 8)

27. «I do not think it is possible for anyone in healthy, happy England, to understand how easily one becomes fatigued here with the very slightest bodily effort.» (p. 51)

28. «this most unhealthy quarter of the globe» (p. 176).

29. «when I reflect on the very many who have sunk under the effects of this climate» (p. 134).

30. «The heavy rains, hot suns, chilly winds, thunderstorms, and tornadoes of the present season [...] cause me to wish we had an Aladdin's lamp to transport us to England.» (p. 296)

Elizabeth Melville en Sierra Léone : découvertes, adaptation et hybridation

En dépit de ses nombreux préjugés et de ses peurs multiples, Elizabeth Melville va en effet progressivement développer un très grand intérêt pour la Sierra Léone. À travers des descriptions précises, poétiques et d'une rigueur quasiment scientifique de la flore, de la faune et des paysages qui l'entourent, Elizabeth Melville montre en effet qu'elle est elle-même conquise, colonisée en quelque sorte, par cette terre à laquelle elle finit même par s'identifier au point de se référer aux plantes locales par l'adjectif possessif «our».

Dès son arrivée en Sierra Léone, Elizabeth Melville est habitée par une frénésie de connaissance et d'exploration de cette terre inconnue. Or, rapidement, et notamment pour des raisons sanitaires, le couple quitte Freetown pour s'installer en pleine montagne : «Nous préparons notre départ pour une habitation qui, vue de la ville, semble implantée à flanc de montagne³¹.» Elizabeth voit dans cet emménagement dans un secteur plus sauvage l'occasion rêvée de se livrer à l'observation de la nature :

On ne peut pas explorer lorsqu'on se déplace en calèche le long d'un chemin et je suppose qu'il ne serait pas très bienséant, dans la capitale de la Sierra Léone, de sauter de son véhicule pour examiner toutes les fleurs ou les plantes qui attirent l'attention. Je me réjouis donc de la perspective d'emménager à la campagne, cette habitation étant par ailleurs l'un des lieux les plus sains de la colonie, située au dessus de la zone où sévit la fièvre jaune³².

C'est d'abord par le paysage de la Sierra Léone qu'Elizabeth Melville est conquise. Elle découvre ce pays, «telle une île³³», depuis le bateau sur lequel elle arrive, «formant une chaîne de montagnes s'élevant progressivement depuis le Cap vers la droite et qui, vue de face, semblait surgir à angle droit de la mer³⁴».

Elizabeth ouvre des yeux étonnés et curieux de découvertes sur cette terre inconnue :

31. «We are now preparing for our departure to an abode which, viewed from town, seems built on the very face of the mountains.» (p. 30)

32. «Then one cannot explore when driving quietly along in a carriage, and I suppose it would not be deemed quite *comme il faut* in the Sierra Leone capital to spring out to examine every flower or plant that attracts notice. I therefore delight in the prospect of going into the country, besides that this mountain dwelling is one of the healthiest localities in the colony, being considered above yellow fever range.» (p. 30)

33. «on one side of our ship, Sierra Leone, like an island» (p. 4).

34. «forming one chain of mountains gradually sloping upwards from the Cape to the right, but in front seeming as if they sprang perpendicularly from the sea» (p. 4).

J'observai les alentours avec avidité et vis [...] des bâtiments étincelants dans la magnifique lumière d'un soleil tropical; et au-delà, les montagnes majestueuses de la Sierra Léone. Dans la légère brume ombreuse, leur couleur verte paraissait plus douce et plus belle que celle du feuillage qui était plus près de nous, dont le vert frappait l'œil de sa teinte surnaturelle et formait un contraste frappant avec la couleur de cornaline sombre de la terre des chemins et des bords de la rivière — le paysage tout entier évoquait un éternel été³⁵.

Le climat de la Sierra Léone séduit également Elizabeth qui est frappée par la violence et la beauté de ses manifestations :

Le temps avait un aspect très particulier ce matin. Une brume couleur gris plomb dissimulait complètement le sommet de la montagne Pain-de-Sucre et formait une masse sombre et lugubre au-dessus de la chaîne de collines située sur la gauche. Cette masse de sombres nuages de pluie avançait, obscurcissant peu à peu l'horizon : la mer et le ciel semblaient se mêler puis tout le ciel se couvrit³⁶.

Elizabeth Melville découvre la flore africaine avec émerveillement et fait preuve d'une étonnante connaissance de la botanique :

J'étais enchantée par la luxuriance des arbres, en particulier par celle du jambosier (* *Eugenia jambosa*) dont les branches touffues forment une masse impenétrable de feuilles vert foncé, auxquelles de magnifiques fleurs blanches, telles des barbes soyeuses, donnent un relief beau et agréable³⁷.

Elizabeth entreprend d'ailleurs de longues promenades qui lui permettent d'observer d'un peu plus près des plantes qu'elle ne connaît pas ou mal :

En nous promenant au hasard des terrains le soir suivant, nous avons découvert une plantation d'ananas, et croyez-moi, l'ananas dans une assiette ou dans une serre et l'ananas poussant sur son sol natal sont deux choses très

35. « I looked eagerly out and saw [...] buildings glittering the glorious light of a tropical sun; and beyond, the lofty mountains of Sierra Leone. Through the faint shadowy haze, their verdure appeared more soft and beautiful than that of the foliage near us, which flashed on the eye with supernatural tint, and formed a striking contrast to the deep cornelian colour of the earth in the paths and banks of the river—the whole landscape conveying the idea of a perpetual summer. » (p. 5)

36. « The weather presented a most remarkable appearance this morning. A lead-coloured mist hid the top of the Sugar-Loaf mountain entirely from view, and gathered dark and gloomy on the range of hills to our left. This mass of black rain-clouds moved onwards, gradually obscuring the horizon: sea and sky seemed to meet, and the whole firmament became overcast. » (p. 55)

37. « I was enchanted with the luxuriance of the trees, particularly the rose-apple (* *Eugenia jambosa*) whose thickly growing branches present an impenetrable mass of dark-green leaves, amongst which magnificent white flowers, like silken tassels, form a beautiful and pleasing relief. » (p. 8)

différentes. Une fleur d'un violet éclatant, rappelant la clochette unique d'une jacinthe, jaillit de chacune des sections en forme de losange de ce fruit qui, lorsqu'il est jeune, revêt la même teinte précieuse et est surmonté d'une couronne de feuilles roses et nervurées, protégé tout autour par d'autres feuilles plus grandes et plus larges, tranchantes comme des scies et pointues comme des aiguilles³⁸.

Elizabeth Melville se réfère très fréquemment au nom latin des plantes qu'elle observe, montrant là encore sa très grande connaissance de la botanique, et les décrit longuement dans son journal et dans les lettres qu'elle envoie à sa famille restée en Écosse :

Dans les buissons, sur les berges, il y avait une profusion de ce que j'imaginai être d'énormes fleurs blanches, mais qui sont en réalité des feuilles larges et pales, fixées aux fleurs d'une plante (**Musaenda glabra*) que l'on trouve communément sur les berges des rivières de ce pays³⁹.

Elizabeth Melville détaille aussi la flore qui entoure la propriété où elle réside et s'attarde sur la description d'un cacaoyer qui fait toute son admiration :

Le soir nous nous promenâmes sur la plate-forme, qui est ombragée par des orangers et par un joli cacaoyer, dont les branches vaporeuses balaient le sol parce qu'il n'a pas encore atteint une grande hauteur, bien qu'il soit couvert de fruits. C'est la première fois que je vois la croissance de la cabosse ; et la fleur, qui ressemble un peu à une grande touffe d'épis de blé mûrs [...] produit un effet particulièrement riche. La fleur et le jeune fruit, qui n'est qu'une réplique miniature du fruit adulte, sont protégés par une coque épaisse évoquant la forme d'une barque, qui tombe lorsque la fève mûrit [...]. L'autre arbre qui attira mon attention était un goyavier (**Psidium pyrifolium*). Il en pousse beaucoup ici, il a une feuille d'aspect grossier et une croissance désordonnée : ses branches à l'écorce douce d'une teinte gris brun s'étendent comme autant de bras minces et indolents⁴⁰.

38. «Sauntering through the grounds next evening, we came upon a garden of pine-apples, and believe me the anana on a plate, or in a hot-house, and when growing in its native soil, are very different things. A brilliant purple blossom, resembling the single bell of a hyacinth, opens from each of the diamond-shaped divisions of the fruit itself, which when young is of the same rich hue, surmounted by a crest of pink corded leaves, and protected all round by others much larger and broader, with saw-like edges and spiked points.» (p. 10)

39. «The "bush" immediately on its banks showed a profusion of what I fancied were enormous white flowers, but which are really broad, pale leaves, attached to the blossoms of a plant (**Musaenda glabra*) common by the side of brooks in this country.» (p. 19)

40. «In the evening we proceeded along the level, which is shaded by orange-trees, and by one fine cocoa-nut-tree, whose feathery branches sweep the ground, as it has not yet attained a great height, though in full bearing. This is the first time I have seen the nut growing; and the flower, somewhat resembling a tall full bunch of ripe ears of wheat [...] has a peculiarly rich effect. The flower and

Elizabeth Melville observe avec tout autant de curiosité la faune de la Sierra Léone qu'elle décrit avec une précision remarquable. Melville s'émerveille de la couleur et de la rapidité du vol des oiseaux qui passent près de sa maison :

Des oiseaux de toutes les couleurs passent constamment, et bien que leur chant soit monotone, il est loin de manquer d'harmonie. Les colibris, à peine plus gros que des bourdons, avec des plumes vertes, bleues et violettes, peuplent les branches gracieuses du tamarin qui se trouve près des fenêtres de ma chambre et volent autour des fleurs jaunes et odorantes d'un acacia sauvage qui pousse près de la maison. Leur chant est animé et rapide et ils filent gais et prestes dans la lumière du soleil⁴¹.

Lorsqu'un serpent s'introduit dans sa maison, malgré l'appréhension d'être mordue, Elizabeth prend le temps d'observer et d'admirer l'animal dont la couleur la stupéfie : «La couleur de ce serpent était du plus beau vert vif que j'aie jamais vu, si ce n'est sur une émeraude⁴².»

Elizabeth admire également les singes qu'elle prend le temps d'observer :

Je suis restée un long moment cet après-midi à observer les singes qui sautaient de branche en branche dans les grands arbres d'un côté de la route qui conduit à la Gorge du Jambosier, et en ai dénombré six différentes sortes, aucun ne paraissait avoir peur de nous⁴³.

Son intérêt pour la faune locale n'exclut aucun animal, Elizabeth Melville observe les insectes qui l'entourent avec le même émerveillement :

Le vent violent a emmené plusieurs insectes à l'aspect étrange dans la maison. J'en ai observé un qui ressemblait presque à une araignée volante ; et aujourd'hui j'ai attrapé une belle mouche vert vif qui scintille comme

young fruit, which is but a miniature of the full-sized one, are protected by a coarse canoe-shaped covering, which falls off as the nut ripens [...]. The next tree which attracted my attention was the guava (* *Psidium pyrifera*). It is very plentiful here, has a coarse-looking leaf, and straggling way of growing; its boughs, with their smooth dun-coloured bark, stretching themselves out, like so many lean and idle arms.» (p. 41)

41. «Birds of every colour are for ever flitting past, and though their notes want variety, they are far from being unmusical. The humming-birds, scarcely larger than humble-bees, with plumage of green, blue, and purple, haunt the graceful boughs of the tamarind tree close to my room windows, and flutter round the scented yellow blossoms of a wild acacia that grows near the house. Their song is lively and quick, and they dart about in the sunshine with a merry rapid motion.» (p. 37)

42. «The colour of this snake was the most beautiful bright green I ever saw, except in an emerald.» (p. 78)

43. «I stood a long time this afternoon watching the monkeys as they skipped about from one branch to another among the tall trees at one side of the road leading to Rose-Apple Glen, and counted six of different sorts, none of them appearing in the least afraid of us.» (p. 83)

si elle était recouverte d'une poussière d'or; ses ailes sont transparentes et paraissent mille fois plus délicates que la plus fine des gazes⁴⁴.

Plus loin Elizabeth détaille un papillon de nuit :

Un magnifique papillon de nuit d'une envergure de quinze centimètres m'a été apporté. Il est tout entier d'un brun précieux, à l'exception, sur chacune de ses ailes inférieures, qui sont également rayées de blanc, d'un gros pois semblable à un œil, brun au centre, cerclé de blanc puis de rouge cramoisi et enfin de blanc. Mais la particularité de cet insecte, lorsqu'il gît à plat la tête face à vous, est qu'il évoque la gueule d'un chat⁴⁵.

Grâce à sa curiosité à l'égard de ce pays, Elizabeth Melville parvient à s'adapter au fond assez aisément à ses nouvelles conditions de vie : c'est ainsi qu'au lieu d'équiper son intérieur avec du mobilier européen, elle se procure des « spécimens d'artisanat africain⁴⁶ », et notamment un « repose-pieds de bois blanc [...] avec quatre pieds curieusement taillés⁴⁷ ».

D'autre part, en dépit de ses premières impressions et descriptions peu laudatives du personnel de maison africain, selon elle incapable de comprendre son anglais, Elizabeth apprend rapidement à se rendre accessible à ses domestiques en leur parlant de manière à être comprise : « Je donne à présent mes ordres avec une parfaite maîtrise d'un patois qui laisserait sans doute sceptique tant un linguiste qu'un grammairien⁴⁸. » Si la dimension paternaliste de cette remarque ne fait aucun doute, il n'en demeure pas moins qu'Elizabeth Melville sait se montrer pragmatique, créative et au fond très tolérante puisqu'elle accepte de faire la démarche d'aller vers ses domestiques, au lieu de leur imposer une langue qu'ils ne connaissent pas.

La capacité d'Elizabeth Melville à s'adapter à son environnement social se ressent également à travers son très grand intérêt pour les coutumes locales, notamment en matière culinaire. Elizabeth a en effet très

44. «The high wind has brought several strange-looking insects to the house. I observed one that looked almost like a flying spider; and to-day caught a beautiful fly of a bright-green hue, which glitters as if powdered over with gold-dust: its wings are transparent, and seem fifty times finer than the finest gauze.» (p. 15)

45. «A magnificent moth measuring fully six and a half inches across the wings, has just been brought in. It is all of a rich dark-brown colour, with the exception, upon each of the hinder wings, which are also barred with white, of a large eye-like spot, with a brown centre surrounded first by a circle of black, then of crimson, and lastly a white one. But the peculiarity of this fine insect is that when lying flat with its head towards you, it exactly represents the face of a cat.» (p. 129)

46. «some specimens of African workmanship» (p. 24).

47. «a footstool of white wood [...] with four feet curiously cut out» (p. 24).

48. «I now give my household orders with perfect fluency, in a patois that would certainly puzzle both a linguist and grammarian.» (p. 111)

envie de connaître la cuisine africaine. Elle découvre le « chou palmiste⁴⁹ » qu'elle décrit comme l'une des denrées « les plus étranges et les meilleures que l'Afrique peut produire⁵⁰ » et qui est une « substance d'aspect étrange [...] d'un goût bien plus subtil, une fois bouilli, que celui du chou commun⁵¹ ». Elizabeth goûte aussi aux jeunes racines de manioc dont le goût « n'est pas sans rappeler celui de la châtaigne⁵² ».

Cette recherche de connaissance et d'adaptation conduit Elizabeth Melville à finir par se vivre comme une véritable habitante de la Sierra Léone. Plusieurs passages de son journal et de ses courriers adressés à sa famille résidant en métropole trahissent ce phénomène : « l'un des traits les plus frappants de *notre* paysage sierra-léonais⁵³ », « le mouton africain est à peu près de la taille d'un agneau de chez *vous*⁵⁴ », « *nous* avons différentes sortes de petites fleurs blanches en forme d'étoile, que j'apprécie à cause de leur ressemblance avec les anémones des bois qui poussent chez *vous*⁵⁵ ».

Ce phénomène d'adaptation puis, au fond, d'hybridation, aura un très fort retentissement sur Elizabeth Melville. Il la conduira notamment à s'interroger sur son appartenance puis à vivre un profond bouleversement identitaire.

Écossaise, Britannique, Européenne vivant en Afrique et finalement blanche de retour d'une colonie noire : récit d'une transformation identitaire

C'est le fait-même d'être une Écossaise venue vivre dans une colonie de la couronne britannique, qui occasionne chez Elizabeth Melville une première dilution de son identité : l'Empire, en effet, dans une colonie duquel son mari a obtenu un poste probablement lucratif, n'est pas écossais. Du moins pas seulement : il est surtout britannique et son existence, sa puissance et son étendue jouent d'ailleurs un rôle déterminant à cette époque-là dans la définition même de l'identité nationale de la Grande-Bretagne. C'est donc sans doute parce qu'elle vit dans l'Empire

49. « palm-cabbage » (p. 35).

50. « one of the strangest and best eatables that Africa affords » (p. 35).

51. « odd-looking substance [...] when boiled has a far more delicate flavour than a common cabbage » (p. 35).

52. « I have myself tasted the young root, and thought it is not unlike chestnut. » (p. 66)

53. « one of the most striking features of *our* Sierra Leone landscape » (p. 265, je souligne).

54. « African mutton is about the size of the lamb *you* have at home » (p. 16, je souligne).

55. « *we* have different sorts of small white starry cups, that I like from their resemblance to *your* wood anemone » (p. 297, je souligne).

qu'Elizabeth Melville prend conscience pour la première fois de manière si nette du caractère multiple de son identité⁵⁶, avec cette nuance toutefois que dans le contexte colonial où elle vit, étant entourée de beaucoup plus d'Anglais britanniques que d'Écossais britanniques, c'est la dimension britannique de l'identité d'Elizabeth Melville qui va d'abord prévaloir, l'auteur ayant manifestement besoin, dans un contexte étranger, de se rapprocher d'un groupe avec lequel elle partage un certain nombre de valeurs. C'est ce que montrent de nombreux passages de ses courriers et de son journal, dans lesquels Melville se réfère de moins en moins souvent à l'Écosse et plus fréquemment à la Grande-Bretagne, voire tout simplement à l'Angleterre, pays prépondérant dans l'union britannique.

Ainsi, les guêpes maçonnes qu'elle observe en Sierra Léone lui évoquent une comparaison avec «la guêpe commune de Grande-Bretagne⁵⁷», qui selon elle, fabrique son nid de la même manière. Plus loin, exprimant une certaine nostalgie de la métropole, Melville déclare qu'elle ne pourra jamais préférer les «couleurs ardentes du feuillage africain aux teintes de l'automne britannique⁵⁸». Ailleurs, c'est l'Angleterre qui tient lieu de référence à la patrie, avec de nombreuses références au «drapeau anglais⁵⁹» qui confère, selon Melville, «une touche de séduction à tous les bateaux au-dessus desquels il flotte⁶⁰». Ces références quasiment exclusives à l'Angleterre se font de plus en plus fréquentes au fil des pages : les bateaux battant pavillon britannique sont appelés «bateau anglais⁶¹» ou encore «frêle esquif d'Angleterre⁶²» par Melville.

Après leur premier séjour en Sierra Léone, Elizabeth Melville et son mari reviennent passer quelque temps en métropole. Ils séjournent à Londres, à laquelle Melville se réfère comme s'il s'agissait de sa ville de naissance, la décrivant avec émerveillement et fierté :

Une brume d'or semblait flotter, étale, sur les eaux boueuses de la Tamise tandis que nous traversions London Bridge. Au même moment, toutes les horloges égrenaient les coups qui annonçaient six heures. Oh, le cours ample de ce noble fleuve, avec sa forêt de mâts qui a connu les bourrasques de tous

56. On peut parler d'identités superposées, «layered identities», comme le fait Linda Colley lorsqu'elle s'efforce de montrer la fragilité et la pluralité de la notion d'identité dans la Grande-Bretagne des XVIII^e et XIX^e siècles (L. Colley, *Brilons: Forging the Nation, 1701-1837*, p. 8 et 11).

57. «the common British wasp» (p. 56).

58. «the glowing colours of African foliage to those tints of British autumn» (p. 88).

59. «the English flag» (p. 136).

60. «a "glamour" over all the vessels it floats above» (p. 136).

61. «an English ship» (p. 64).

62. «light barque from England» (p. 101).

les climats [...] a toujours exercé sur mes pensées une influence mystique et fait paraître les alentours lumineux et joyeux⁶³.

Ce rapprochement affectif avec la Grande-Bretagne, voire avec l'Angleterre, est très certainement lié à l'expérience quotidienne que fait Elizabeth Melville de la vie coloniale dans une colonie britannique. Mais il est probablement aussi à mettre sur le compte de l'histoire de cette colonie dont les origines sont en relation étroite avec l'histoire du mouvement abolitionniste britannique : Elizabeth Melville semble d'ailleurs en redécouvrir les détails à cette occasion. Elizabeth Melville rappelle en ainsi les origines de la Sierra Léone, mentionnant les noms évocateurs des villes principales de cette colonie, Granville Town⁶⁴, Fort Falconbridge⁶⁵, Wilberforce⁶⁶ :

Nous sommes passés près du site de Granville Town, première colonie de peuplement en Sierra Léone, dont l'origine remonte (je crois) aux environs de 1787, mais qui fut par la suite gratuitement brûlée par les Français lors d'un assaut⁶⁷.

C'est là l'occasion pour Elizabeth Melville de s'exprimer sur la traite des Noirs et sur l'esclavage. La Sierra Léone est un emplacement privilégié pour observer les bateaux négriers des nations qui tolèrent encore ce type de commerce. Elizabeth Melville est donc le témoin direct de cette pratique et exprime ouvertement son opposition, rappelant avec fierté la campagne abolitionniste qui a animé les débats politiques en Grande-Bretagne notamment entre 1787 et 1840 : «Oh, quel trafic honteux ! Cessera-t-il un jour ? Pour combien de temps encore son nom restera-t-il comme une marque infamante sur les nations dont il déshonore les couleurs⁶⁸ ? »

63. «A golden halo seemed to rest even on the muddy Thames as we drove across London Bridge, exactly as the various clocks pealed forth the hour of six. But, ah! to me the broad waters of that noble river—with its forest of masts which have bent to the gales of every climate [...]—have ever been waters endowed with some mystic influence over my thoughts, which causes all around to look bright and sunny.» (p. 171)

64. Mentionnée p. 19, Granville Town est évidemment un hommage à Granville Sharp (1735-1813), l'un des pionniers de la lutte abolitionniste et des co-fondateurs de la colonie de Sierra Léone.

65. Mentionné p. 63, Fort Falconbridge a été ainsi nommé en souvenir d'Alexander Falconbridge, médecin témoin du traitement des esclaves noirs dans le cadre de la Traite et abolitionniste.

66. Mentionné p. 118, le village Wilberforce est une allusion à William Wilberforce, député de la Chambre des communes qui a introduit le débat abolitionniste au Parlement britannique en 1789.

67. «We passed the site of Granville Town, the first free black settlement at Sierra Leone, and commenced (I think) about 1787, but afterwards wantonly burnt down by the French in an attack on the colony.» (p. 19)

68. «Oh! Vile trade!—is it never to cease? How long is its name to remain a blot upon the nations whose flags it dishonours?» (p. 214)

Résidant à quelques encablures de la côte, Elizabeth peut observer à la longue vue les exactions commises sur les bateaux qui viennent illégalement capturer des esclaves sur les côtes de Sierra Léone. Lorsqu'ils sont arraisonnés par la marine britannique Elizabeth s'en réjouit et souligne combien elle est fière d'appartenir à cette nation :

Un bateau portugais intercepté [par la marine britannique] est entré au port un jour de novembre. C'était un bâtiment d'une très élégante symétrie, chargé d'esclaves. Avec ma lunette je voyais des malheureux entassés sur le pont. Il n'y avait ni pont intermédiaire ni mâts — tout juste un peu d'herbe éparpillée sur les tonneaux d'eau pour que ces pauvres hères puissent y dormir. Une fierté patriotique se mêle toujours à ma pitié lorsque je vois un bateau négrier : penser que grâce à la Grande-Bretagne, [...] ces mortels, nos semblables injustement opprimés, bénéficieront de liberté et d'un bonheur bien plus grand que celui connu dans les contrées païennes de l'intérieur du continent d'où ils sont originaires⁶⁹.

Le fait d'être témoin de la souffrance des esclaves conduit Elizabeth Melville à éprouver une empathie sincère pour les Africains en général et à renoncer aux préjugés avec lesquels elle était arrivée : « En tant que peuple, ils ont été réduits en esclavage et opprimés pendant plus de quatre cents ans⁷⁰. »

Ce phénomène va par ailleurs conduire Elizabeth Melville à faire l'expérience d'une dilution supplémentaire de son identité, ou, si l'on veut, un stade d'hybridation encore plus avancé. Au cours de son récit, Melville élargit en effet de plus en plus ses références identitaires : d'Écossaise, elle se vit rapidement comme britannique avant tout, voire comme une Anglaise, ainsi que nous l'avons vu, avec une prise de parti claire contre la traite des Noirs, contre l'esclavage et pour la législation pionnière adoptée par la Grande-Bretagne en 1807 et 1833.

Par la suite elle se perçoit de plus en plus comme une Européenne blanche résidant dans une colonie africaine. C'est d'ailleurs par le terme « résidents blancs » qu'elle se réfère aux habitants européens de Sierra Léone : « J'ai assisté moi-même aux enterrements de trop de victimes

69. « A Portuguese prize came in one day in November. It was a most gracefully symmetrical vessel, and laden with slaves. With the glass I could see the miserable beings huddled so closely together on deck. There were neither second deck laid nor mats—merely loose grass strewed over the water-casks for the poor unfortunate creatures to sleep on. A feeling of patriotic pride always mingles with my pity on seeing a slaver brought in, to think that—thanks to Britain [...] soon these, our so unjustifiably oppressed fellow-mortals, will be blessed with a happier freedom than they ever knew in their heathen homes of the far interior. » (p. 136)

70. « As a people, they have been enslaved and oppressed for upwards of four hundred years. » (p. 251)

de la fièvre en dehors du cercle restreint des résident blancs⁷¹.» Cette manière de plus en plus floue de se rattacher à un groupe montre qu'Elizabeth Melville n'est plus tout à fait certaine d'appartenir à une communauté définie. En quittant la Sierra Léone pour toujours, Elizabeth Melville écrit d'ailleurs qu'elle s'y est sentie chez elle :

Bien sûr les derniers jours furent bien remplis et suscitérent de nombreux regrets en moi ; notamment parce qu'il s'agissait des derniers que je passais sur une terre qui, en dépit de toutes les souffrances physiques que j'y ai endurées et dont j'ai été témoin et de la grande angoisse que cela me faisait éprouver, a été mon *chez-moi* pendant si longtemps que je ne peux qu'y être attachée par de nombreux souvenirs⁷².

Le stade ultime de la transformation identitaire d'Elizabeth Melville se produit lors de son retour en métropole, qui est l'occasion de vivre de l'intérieur les discriminations endurées par les Africains en Europe. À son retour, Elizabeth Melville est en effet l'objet, avec les autres passagers du bateau sur lequel elle a voyagé, d'un examen méticuleux et suspicieux qu'elle vit assez mal :

À huit heures ce matin, nous nous sommes tous rassemblés sur la passerelle afin que [...] notre condition physique soit examinée par des inspecteurs sanitaires dont le bateau s'était approché du nôtre [...] à leur tour les officiers des douanes nous observèrent avec sur le visage une expression de curiosité aussi interloquée que si nous arrivions tout juste de Tombouctou⁷³.

Les services sanitaires et douaniers font quelques difficultés aux voyageurs parmi lesquels se trouve Elizabeth Melville et pendant plusieurs jours les passagers ne savent pas quand ils pourront débarquer ni s'ils seront placés ou non en quarantaine :

Mais alors que le bateau a obtenu un certificat sanitaire, qu'aucun décès n'est survenu durant la traversée et qu'il n'y a aucune maladie infectieuse à bord [...] imaginez notre surprise et notre tristesse lorsqu'il nous a été indiqué non seulement que nous n'avions pas le droit de débarquer, mais encore que

71. «I have myself watched the funerals of too many fever victims out of the narrow circle of white residents.» (p. 186)

72. «Of course the few remaining days were busy ones with us, and gave rise to considerable regret on my part; as being the last I was ever to spend in the land which, in spite of all the bodily suffering I had both endured and witnessed on its shores, and the great anxiety undergone thereby, had nevertheless been my *home* for so long that it could not but be endeared to me by many associations.» (p. 308)

73. «At eight this morning we all mustered on the gangway to have [...] our appearances scanned by the health inspectors in their boat alongside [...] the customhouse officials, who in their turn looked up at us with as much wondering curiosity depicted upon their features as if we had been all fresh from Timbuctoo.» (p. 326)

jusqu'à ce qu'une réponse soit donnée par les autorités de Dublin (auxquelles notre affaire doit en premier lieu être soumise), on ne peut savoir si le bateau sera autorisé à entrer au port ou si nous devons subir une quarantaine d'une durée indéterminée⁷⁴!

Les passagers du bateau sont finalement placés en isolement au seul motif que leur embarcation arrive d'Afrique. Elizabeth Melville souligne qu'un autre bateau arrivant de Sierra Léone subit le même traitement, «injuste», que celui sur lequel elle se trouve :

Nous ne sommes pas les seuls à subir cette détention injuste. Le P*****, qui est arrivé de Sierra Léone mardi matin est dans la même situation agréable que celle où nous nous trouvons⁷⁵.

L'ensemble des événements vécus par Elizabeth Melville entre 1840 et 1846, et particulièrement la désagréable expérience de la mise en quarantaine, modifient définitivement sinon la personnalité d'Elizabeth Melville, du moins sa perception du monde et de l'humanité.

Conclusion

Elizabeth Melville aura donc fait l'extraordinaire expérience de vivre six ans en Afrique, de parvenir à s'y débarrasser d'une très grande partie de ses préjugés et même d'en revenir en ayant cerné, parce qu'elle a été conduite à la vivre en partie, l'injustice de la discrimination raciste. Comme nous l'avons souligné en dernier lieu, Melville est en effet perçue avec suspicion à son retour en métropole : elle est alors une Blanche d'Afrique, c'est-à-dire une sorte d'étrangère et en tout cas une personne qu'il convient de tenir à distance, au moins pour des raisons sanitaires.

Cette expérience du rejet, associée à sa rencontre avec une terre dont elle a découvert la population, les mœurs, le passé, la faune et la flore avec fraîcheur et émerveillement, l'ont très certainement préservée de l'esprit profiteur et condescendant dont ont fait preuve la plupart des ressortissants des nations colonisatrices au cours du XIX^e siècle⁷⁶.

74. «But although the vessel is provided with a clean bill of health, and there have been no deaths on board [...] fancy our astonishment and chagrin to have it intimated to us, not only that we are *not* at liberty to land, but that until an answer be received from authorities in Dublin (to whom the case has in the first place to be reported), it cannot be known whether we are to be admitted to pratique, or to undergo quarantine for an indefinite period!» (p. 327)

75. «We are not alone in our unjust detention. The P*****, which came in from Sierra Leone on Tuesday morning, is in the same agreeable position with ourselves.» (p. 329)

76. Citons le très célèbre Cecil Rhodes (1853-1902), homme d'affaires britannique, fervent adepte du colonialisme, fondateur de la société d'exploitation des diamants sud-africains De Beers, fonda-

Mais il est sans doute un autre facteur qui a probablement permis à Elizabeth Melville de se préserver de l'esprit de la plupart des colons européens, c'est son statut de résidente à titre temporaire. En effet, durant les six années de son séjour en Sierra Léone, Elizabeth Melville n'a été au fond rien d'autre qu'une voyageuse et ces six ans lui auront permis de découvrir un pays et des gens, d'apprendre à apprécier les différences, les similitudes et les affinités qu'elle a avec cette population, avec ce climat et avec cette histoire. Son statut particulier aura permis à Melville d'accepter de se laisser conquérir par cette terre, et de s'y comporter comme une promeneuse et non comme une sorte d'envahisseur ou une « colonialiste⁷⁷ ». Il lui aura donc été probablement plus aisé de questionner puis de rejeter les stéréotypes racistes communément admis parmi les Blancs des colonies⁷⁸.

Références bibliographiques

Sources primaires

LONG Edward, *History of Jamaica*, Londres, Lownudes, 1774.

MELVILLE Elizabeth, *A Residence at Sierra Leone, described from a journal kept on the spot and from letters written to friends at home*.

SHARP Granville, *Short Sketch of temporary regulations (until better shall be proposed) for the intended settlement on the Grain Coast of Africa, near Sierra Leone*, Londres, 1786.

teur de l'État de Rhodésie, dont l'ambition dévorante est caricaturée par une gravure le représentant sous la forme d'un colosse enjambant l'Afrique depuis Le Caire jusqu'au Cap.

77. En convoquant ici la terminologie employée par Albert Memmi, nous pouvons affirmer qu'Elizabeth Melville n'est en fait à aucun moment envahie par l'état d'esprit du « colonialiste » (*Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1985 [première édition 1957], p. 43), notamment parce que, comme nous l'avons dit, le caractère temporaire de son séjour lui permet de conserver son recul critique par rapport à la situation coloniale. Un recul critique qui caractérise d'ailleurs tous les nouveaux arrivants, selon Memmi, et qui bien souvent les pousse à repartir en métropole : « Il arrive que le nouveau débarqué [...], stupéfait dès ses premiers contacts avec les menus aspects de la colonisation, la multitude des mendiants, les enfants qui errent à moitié nus [...], songe aussitôt à repartir. » (*Ibidem*, p. 43)

78. L'ouvrage d'Elizabeth Helen Callander Melville n'est pas sans rappeler une certaine littérature féminine écrite dans les colonies qui voit le jour au cours du XIX^e siècle et dont la tradition se poursuivra jusqu'aux années 1940 : Mary Kingsley, *Travels in West Africa* (1897), *West African Studies* (1899) ; Odette du Puigaudreau, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, Paris, Plon, 1936 ; Karen Blixen, *Den afrikanske Farm*, Copenhague, Gyldendal, 1937.

Sources secondaires

- BLUNT Alison, *Travel, Gender and Imperialism, Mary Kingsley and West Africa*, New York, Guilford, 1994.
- COLLEY Linda, *Britons: Forging the Nation, 1701–1837*, New Haven, Yale University Press, 1992.
- FORAY Cyril, *Historical Dictionary of Sierra Leone*, Metuchen et Londres, The Scarecrow Press, 1977.
- FYFE Christopher, *A History of Sierra Leone*, Cambridge University Press, Oxford University Press, 1962.
- McEWAN Cheryl, *How the “Seraphic” Became “Geographic”: Women Travellers in West Africa, 1840–1915*, Ph.D. Dissertation, Loughborough University of Technology, Department of Geography, Loughborough, Grande-Bretagne, 1995.
- , «Paradise or Pandemonium? West African Landscapes in the Travel Accounts of Victorian Women», *Journal of Historical Geography*, vol. 22, n° 1, janvier 1996, p. 68-83.
- MEMMI Albert, *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1985 (première édition 1957).